



La chronique
de l'abbé Lafargue

Faut-il oublier pour pardonner ?

On vient souvent me voir en me posant cette énigme redoutable: «Je n'arrive pas à pardonner parce que je n'arrive pas à oublier ce qui m'a été fait. Comment avancer avec cela?».

Pardonner, ce n'est pas nécessairement oublier. C'est «donner... par-dessus». Par... donner. C'est construire le pont du pardon au-dessus du violent torrent qui nous a séparés. Mais ce n'est pas forcément oublier! Le pont une fois construit ne supprimera pas le torrent. Mais en traversant le pont et en retrouvant l'autre, on pourra cheminer et s'éloigner de ce torrent qui nous avait séparés et dont le bruit faisait qu'on ne s'entendait plus.

Plus tard, plus loin, en n'entendant plus le bruit du torrent, en ne l'ayant plus sous les yeux, il sera possible même d'oublier, dans les meilleurs cas. Mais en faire un préalable au pardon est une erreur fatale. Cela revient à vouloir que le torrent s'assèche avant d'entreprendre la construction du pont... Absurde!

L'aide de Dieu est primordiale pour construire le pont du pardon. Sur la croix, le Christ n'a pas dit à ses assassins «je vous pardonne». Il a dit: «Père, pardonne-leur». Et ça change tout! Essayons de dire, lorsque la haine nous a divisés: «Père, pardonne à cette personne. Moi je n'y arrive pas encore mais toi, pardonne-lui! Et aide-moi à construire peu à peu le pont au-dessus de ce qui nous a séparés».

Tant de ponts attendent que nous voulions bien les construire, me semble-t-il. Au travail! ■

Vincent Lafargue

Le pain ne suffit pas

A l'approche du carême, le récit de Jésus au désert peut nous éclairer sur nos propres tentations comme la publicité et la consommation de pétrole. De quel pain souhaitons-nous nous nourrir?

«L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.»

Dans une semaine commencera le temps du carême. Les lectures bibliques du premier dimanche nous invitent, année après année, à entrer dans ce temps de préparation à Pâques par une méditation sur les tentations de Jésus au désert.

A notre époque postmoderne, on écarte volontiers la notion de tentation tant elle paraît vieillotte, poussièreuse et culpabilisante. «Jouir sans entraves», lisait-on sur les murs de Paris en mai 68. Si à l'époque cela a sans doute été une saine réaction face à une société au conformisme étouffant, c'est devenu peu à peu un mode de vie.

Dès lors, nous vivons massivement avec l'invitation à nous laisser tenter. «Je résiste à tout sauf à la tentation!», disait Oscar Wilde avec humour, mais aussi avec un certain réalisme sur les capacités humaines. C'est le mode même de notre fonctionnement économique. Autrefois, on réalisait des produits pour nos besoins; puis on s'est mis à créer des besoins

pour les produits, la publicité consistant précisément à rendre les choses tentantes: «Avec telle ou telle acquisition, vous serez plus heureux, plus considéré, plus désirable, plus puissant». C'est cette attitude qui a transformé notre société de subsistance (ou l'on avait simplement de quoi vivre en suffisance) en société de consommation à outrance avec les terribles impacts environnementaux que l'on sait.

L'HUILE DE PIERRE

Depuis quelques années, au début du carême, chaque fois que j'entends ou lis le récit des tentations du Christ, un passage attire mon attention. Après avoir jeûné durant une longue période, «Jésus eut faim». Alors le diable lui dit: «Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent du pain!». Mais Jésus refuse la proposition en citant les Ecritures: «L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.»